



HAL
open science

Lectrice

Sandrine Aragon

► **To cite this version:**

Sandrine Aragon. Lectrice. Dictionnaire des femmes des lumières, 2, Honoré Champion, 2015, Dictionnaire des femmes des lumières. hal-02468282

HAL Id: hal-02468282

<https://hal.science/hal-02468282>

Submitted on 5 Feb 2020

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Si le mot lecteur apparaît en 1307, le mot lectrice ne paraît usité qu'à partir de 1549. C'est par l'intermédiaire de la fonction religieuse que le mot lectrice entre dans le *Dictionnaire de l'Académie*, dans la troisième édition de 1740, à l'intérieur de la définition du lecteur pour désigner « celle qui lit à son tour dans le réfectoire ». Bien avant 1740 existait la fonction de lectrice de la reine et les femmes de la haute société s'adonnaient à la lecture mais le mot n'apparaît pas au féminin dans *L'Encyclopédie* de Diderot et d'Alembert, qui propose seulement une entrée à « Lecteur » en indiquant toutefois : « terme général : toute personne qui lit un livre, un écrit, un ouvrage » en 1765. Il faut attendre 1835 dans *le Dictionnaire de l'académie* pour trouver officiellement les deux formes de « lecteur » et « lectrice ».

La reconnaissance dans la langue répond à la progression du lectorat féminin dans la réalité.

Le nombre de lectrices en France s'accroît considérablement à partir de la seconde moitié du XVIIe siècle, sous l'influence du protestantisme puis lorsque l'église catholique décide de développer des congrégations religieuses enseignant aux femmes lecture et écriture, dans le cadre de la contre Réforme. La mode des salons permet également aux femmes de la haute bourgeoisie et de la noblesse de discuter de littérature et d'assister à des lectures publiques. La querelle des anciens et des modernes à la fin du XVIIe siècle pose le problème de l'ouverture du lectorat et de l'intégration des femmes parmi les nouveaux lecteurs aptes à recevoir et critiquer les œuvres littéraires, Poullain de la Barre notamment (dans *L'égalité des deux sexes*, 1673) s'engage avec les Modernes pour la reconnaissance des lectrices au sein de la sphère littéraire. Les grandes villes et les villes moyennes de province bénéficient principalement de cet accroissement du lectorat féminin jusqu'à la Révolution, l'analphabétisme restant la réalité des campagnes au XVIIIe siècle.

Grâce au développement des revues, les lectrices au XVIIIe siècle voient s'élargir l'offre des lectures qui leur sont proposées et les moyens d'accéder aux livres. *Le Mercure galant*, dès 1672, propose des lectures appréciées par le public féminin ; les journaux littéraires se diversifient au XVIIIe et certains se spécialisent dans les lectures pour les dames, tel *Le Journal des Dames*, 1759-1779. Les cabinets de lecture qui se développent, ainsi que les cabinets littéraires attenants aux marchands de livres, permettent aux nouveaux lecteurs d'accéder aux livres sans les acheter. Les colporteurs font entrer les livres interdits, vendus « sous le manteau » jusque dans les boudoirs féminins. Cependant les bibliothèques familiales et le prêt entre amis restent le premier accès à la lecture pour les jeunes filles jusqu'à la fin du siècle ; à l'instar de Mme de Roland, jeune fille, elles se forment grâce à la bibliothèque de leurs pères.

Les œuvres de fiction figurent parmi les lectures les plus prisées par les femmes : romans, contes, nouvelles. La mode des contes de fées à la fin du XVIIe siècle se poursuit par la vogue des contes orientaux, dans la lignée de la traduction des *Mille et une nuits*, par Galland (parue de 1704 à 1717), durant toute la première moitié du XVIIIe siècle. Les romans sentimentaux ont tout particulièrement la faveur des lectrices, tels les romans anglais de Richardson : *Paméla ou la vertu récompensée* (1742) puis *Lettres anglaises ou histoire de Clarisse Harlowe* (1751), traduits en français par L'abbé Prévost. Rousseau au milieu du XVIIIe siècle crée un bestseller avec *Julie ou la Nouvelle Héloïse* (1761), puis Bernardin de Saint Pierre avec *Paul et Virginie* (1788) livre une œuvre qui connaîtra un immense succès auprès des lectrices jusqu'au milieu du XIXe siècle. La mode des cours scientifiques pour gens du monde ouvre aussi de nouveaux pans de lecture pour les femmes, tout au long du XVIIIe siècle.

Fontenelle, dans ses *Entretiens sur la pluralité des mondes*, a mis en valeur dès 1686 le personnage de la marquise, destinataire du discours de vulgarisation scientifique, cependant le public reste limité. Les ouvrages d'éducation à l'intention des femmes qui veulent instruire leurs enfants et des jeunes filles se développent à partir des ouvrages de Mme de Lambert (*Réflexions sur les femmes*, et *Avis d'une mère à sa fille*, 1728) mais surtout après *L'Emile* de Rousseau (1762), dans la seconde moitié du XVIIIe siècle avec les œuvres Mme de Genlis (son *Théâtre d'éducation*, puis *Adèle et Théodore*, 1782). Toutefois, les livres d'heures et les lectures conseillées par les directeurs de conscience (*Les pensées chrétiennes*, *l'Imitation de Jésus Christ...*) restent les seules lectures, lues et relues, par beaucoup de femmes.

La lecture féminine est sujette à suspicion de la part de l'Eglise qui entend la contrôler (dans son *Discours sur les romans* le père Charles Porée sonne l'alerte en 1736) mais aussi des médecins, tels S.A. Tissot (*De la Santé des gens de lettres*, 1758) ou J.D.T de Bienville (*La Nymphomanie, ou Traité de la fureur utérine*, 1771) qui la dénoncent en tant que génératrice de rêveries voluptueuses ou d'excitations excessives nocives à la santé des femmes. Les auteurs eux mêmes mettent parfois en garde les lectrices, à l'instar de Rousseau qui écrit ingénument à l'entrée de *Julie ou La Nouvelle Héloïse* : « *Jamais fille chaste n'a lu de roman* », alors même qu'il peint une exceptionnelle lectrice dans ce roman et qu'il s'adresse à un large public de lectrices.

Le personnage de la lectrice devient séduisant dans les œuvres de fiction du XVIIIe siècle.

La lectrice s'installe progressivement comme un personnage à la mode dans les romans et les contes. Si la seconde moitié du XVIIe siècle était marquée par des images de jeunes filles devenues folles suite à la lecture passionnée d'un roman ou de femmes savantes pédantes, le personnage de la lectrice perd de son ridicule pour devenir attirante et digne des attentions masculines dans les fictions du XVIIIe siècle. Marivaux met en scène dans ses romans de jeunesse la jeune lectrice paysanne, entichée de romans dans la lignée des images de lectrices ridicules du XVIIe siècle dans *Pharsamon ou les nouvelles folies romanesques* (1713) et *La voiture embourbée* (1714). Puis dans son théâtre, dans *La Seconde surprise de l'amour* (1727), il place sur la scène théâtrale une comtesse lectrice divisée entre anciens et modernes, entre maître de lecture pédant et jeune galant prétendant au titre. Dès le début du siècle, le mode de lecture dominant dans les œuvres de fiction du XVIIIe siècle est une lecture à deux, une lecture accompagnée pour mieux former les nouvelles lectrices.

Les contes libertins, de la première moitié du siècle, mettent en valeur les beautés des lectrices alanguies données à voir au lecteur voyeur, lisant voluptueusement ou rêveuses dans l'intimité de leurs lits. Crébillon place une lectrice dans *Le Sylphe* (1730) tout comme dans *Le Sopha* (1742). L'abbé Prévost dans *l'Histoire d'une grecque moderne* (1740), ainsi que Boyer d'Argens dans le célèbre roman érotique *Thérèse philosophe* (1748), décrivent les tentatives de séduction de libertins s'appuyant sur des lectures choisies pour convaincre de jeunes femmes rétives en quête d'instruction.

Toute une série d'ouvrages, accompagnés parfois d'illustrations, utilisent le succès du personnage de la lectrice libertine, au milieu du siècle et décrivent des femmes lisant avec leurs amants, recevant des colporteurs et choisissant les livres qui plaisent à leur cœur dans le secret de leurs boudoirs. Les auteurs appartiennent à la bohème littéraire et libertine tels La Morlière, auteur de *Angola histoire indienne* (1746), Foucheret de Monbron, pour *Margot La Ravaudeuse* (1748) ou François Antoine

Chevrier, *Le Colporteur* (1761). Ils utilisent le succès des personnages de lectrices dans les contes . L'avancée des femmes sur le chemin du savoir paraît dans ces ouvrages par l'esprit critique qu'ils attribuent à leurs héroïnes et les capacités de raisonnement dont elles font preuve dans leurs lectures, toutefois le plaisir de lire est souvent rabaisé au statut de substitut des plaisirs charnels, lorsque la fatigue ou l'âge se font sentir. La lecture féminine se trouve entachée par la collusion entre lecture et sexualité débridée : si les filles de joie et les courtisanes se mettent à lire, l'activité peut-elle être partagée par les honnêtes femmes ?

Au milieu du siècle, *La Nouvelle Héloïse* de Rousseau (1761) remet la lectrice dans le droit chemin en peignant Julie, la digne mère de famille de Clarens, guide de son ancien maître de lecture Saint Preux. Le succès de ce roman par lettres contant la rédemption d'une lectrice qui aurait pu quitter le chemin de la vertu mais a su résister est immense. Rousseau a beau jeter l'anathème sur toutes les femmes instruites dans *Emile ou de l'éducation* (1762) et déclarer : « toute fille lettrée restera fille toute sa vie quand il n'y aura que des hommes sensés sur la terre », les lectrices l'encensent et son empreinte est présente dans la majorité des images de lectrices de la seconde moitié du siècle (Claude Labrosse a analysé la réception exceptionnelle de ce roman dans *Lire au XVIIIe siècle : la Nouvelle Héloïse et ses lecteurs*, Lyon, Presses universitaires, 1985).

Des femmes autodidactes et libertines lisant avec maîtrise continuent à naître sous la plume d'écrivains de la seconde moitié du siècle, telle Mme de Merteuil dans *Les liaisons dangereuses* (1782) de Choderlos de Laclos, mais la honte s'attache à leurs manigances. Les jeunes filles lisant sous la coupe de mauvais maîtres sont sévèrement punies, elles aussi, comme Ursule, *La Paysanne pervertie* de Rétif de la Bretonne (1784). De nouvelles lectrices sages, lisant avec leurs mères, apparaissent parallèlement dans les romans d'éducation écrits par des femmes, après le succès de *L'Emile* de Rousseau. Mme d'Épinay peint Emilie et sa grand mère dans *Les Conversations d'Emilie* (1775) ; Mme de Genlis donne pour modèle à toutes les mères soucieuses de l'éducation de leurs enfants : Adèle et sa mère, couple de lectrices exemplaires dans *Adèle et Théodore* (1782) ; Mme de Charrière reprend ce couple mère-fille dans *Les Lettres écrites de Lausanne* (1785)... Les mères remplacent efficacement les maîtres de lecture trop dangereux pour la vertu des jeunes filles et elles développent des formes de lectures nouvelles (lecture avec rédaction d'extraits ou de résumés, lecture critique avec exercices d'application et reprise parentale,...) au sein de ces ouvrages afin d'enseigner leur savoir à leurs enfants.

La fin du siècle montre ainsi de jeunes femmes, bien formées à la lecture capables de traverser les épreuves de la Révolution avec sagesse et trouver de nouvelles ressources durant l'Émigration. Dans *L'Émigré* de Sénac de Meilhan (1797), *Trois femmes* d'Isabelle de Charrière (1797) ou *Delphine* de Mme de Staël (1802), les jeunes femmes lisent les journaux pour s'informer, les romans pour s'occuper, avec beaucoup de sensibilité et de larmes mais sans perdre leur capacité à se diriger seules dans un monde en pleine révolution.

Progressivement au cours du siècle, les personnages de lectrices accèdent à l'autonomie au sein des récits et des capacités de lecture supérieures leur sont reconnues : de la jeune lectrice de roman s'identifiant aux personnages littéralement dans les œuvres de jeunesse de Marivaux aux lectrices des romans d'émigration capables d'analyser et de se nourrir de lectures diverses avec fruit, le personnage des lectrices témoigne d'une évolution des mentalités et d'un changement progressif dans la perception de la lecture féminine.

Cette évolution dans les représentations littéraires ne se poursuit pas au XIXe siècle, la Restauration et la seconde vague d'alphabétisation dans les campagnes remettent au goût du jour les images de lectrices en danger, perdues du fait de leurs lectures, qui avaient fleuries au XVIIIe siècle, ainsi que les images de bas bleus, ou de « femmes savantes ». Elles restent toutefois de beaux sujets à peindre.

Les portraits de lectrices dans la peinture se développent

Les images de lectrices alanguies ou lascives connaissent le succès dans les illustrations de romans libertins du XVIIIe siècle. Le célèbre « le Midi » (gravure de Ghendt d'après une gouache de P. A. Baudoin, BNF) illustre parfaitement la lecture d'une main (une main laissant tomber le livre, l'autre glissant sous la robe) d'une jeune femme les yeux mi clos cachée derrière un bosquet (Jean Marie Goulemot a étudié ces représentations dans *Ces livres qu'on ne lit que d'une main : lecture et lecteurs de livres pornographiques au XVIIIe siècle*, Aix en Provence, Alinéa, 1991). Fritz Nies note que la position allongée est presque exclusivement réservée aux lectrices, et qu'elles sont souvent très décolletées, voire à moitié dénudée comme la jeune fille peinte dans la Gravure *Amynte à son lever*, la poitrine nue et les cuisses visibles, une chaussure dans une main et un livre dans l'autre (Gravure anonyme, vers 1750, BNF).

A l'opposé, Fragonard peintre des plaisirs et des jeux place aussi sur sa toile dans la seconde moitié du siècle, *L'Etude* (vers 1769, Paris, Le Louvre), portrait d'une jeune lectrice étudiant seule face à ses livres. Même si son regard est rêveur et n'est pas fixé sur ses livres, la lecture et même l'étude sont progressivement reconnues parmi les activités féminines. Sa *Jeune fille lisant*, 1770 (Washington, National Gallery of art), montre elle une grande concentration dans son activité mais le livre qu'elle tient entre ses doigts de plus petit format s'apparente plus à un roman, à la lecture plus aisée que les grandes pages fournies sur le bureau de *L'Etude*.

Les grandes dames n'hésitent pas à afficher cette activité. La marquise de Pompadour, protectrice des arts, se faire peindre en lectrice par François Boucher en 1756 (Munich, Alte Pinakothek), tout comme en musicienne par Maurice Quentin de la Tour (1755, Paris, Le Louvre). Si l'œil est attiré par les chatoiements de la robe de Mme de Pompadour, dans les deux tableaux, les livres sont bien présents autour d'elle. Johann Ernst Heinsius peint également la duchesse de Saxe un livre à la main, à côté de son piano et de ses partitions (*La Grande duchesse Anna Malia*, 1772-1775, Weimar). Le peintre genevois Jean Etienne Liotard capture la lecture de Marie Adélaïde de France en tenue turque, mêlant magie de la femme ottomane des harems et lecture (*Madame Adélaïde*, 1753, Florence, Galerie des offices).

Les brochures de la Révolution contiennent aussi des images de clubs de femmes se réunissant pour lire des tracts ensemble (Pierre Etienne et Jean Philippe Lesueur, Club patriotique de femmes, 1791, Paris, Musée Carnavalet) ; lecture de groupes, une femme faisant la lecture à l'assemblée tandis qu'une autre donne son or pour la patrie.

Les portraits de lectrices se développent plus encore au XIXe siècle et sont nombreux sous les pinceaux des impressionnistes. Ils aiment à peindre de belles lectrices seules ou en compagnie : Manet, Monet, Renoir et même Van Gogh dans *L'Arlésienne* (1888) ont magnifié des lectrices lisant ou écoutant des lectures (dans *La Lecture* d'Edouard Manet, 1868, sa femme Suzanne écoute la lecture).

Le XVIII^e siècle constitue donc une période d'accroissement du lectorat féminin, au cours de laquelle la lectrice devient un personnage à la mode dans les romans, et commence à prendre place dans l'histoire de la peinture. Les images de lectrices dans les fictions participent au combat pour la reconnaissance d'un lectorat montant, d'un public féminin qui attire de plus en plus les auteurs et qui assurera le succès du roman dans le champ littéraire. Gens d'église et gens de lettres se battent pour séduire ces dames et gagner l'exclusivité de leurs faveurs littéraires.

Sandrine Aragon

Bibliographie :

Sur le développement de la lecture et l'ouverture au lectorat féminin au XVIII^e siècle :

R. Chartier, *Lectures et lecteurs dans la France d'Ancien Régime*, Paris, Seuil, 1987 (Promodis, 1982-1984) ; R. Chartier, *L'ordre des livres : lecteurs, auteurs, bibliothèques en Europe entre XIV^e et XVIII^e siècle*, Aix-en-Provence, Alinéa, 1992 ; M ; Fiévet, *L'invention de l'école des filles : des amazones de Dieu aux XVII^e et XVIII^e siècle*, éditions Imago, 2006 ; F. Furet (Dir.), *Livre et société dans la France du XVIII^e siècle*, Paris, Mouton, 1965-1970 ; J. Hébrard, « Les nouveaux lecteurs » [In] Roger Chartier et H. J. Martin(éd.), *Histoire de l'édition française*, tome III, Paris, Promodis, 1983-85 ; D. Roche, *Les Manières de lire à Paris au XVIII^e siècle*, Paris, Temps libre, 1985 ; J. Hébrard et C. Jouhaud (Dir.), « Lectures et publics », *Le Grand Atlas des Littératures, Encyclopedia universalis*, 1990, p. 260-335 ; Georges May, *Le Dilemme du roman au XVIII^e siècle*, Paris, PUF, 1963 ; M. Sonnet, *L'éducation des filles au temps des lumières*, Paris, Cerf, 1987.

Sur les lectrices et leurs représentations dans les œuvres de fiction :

S. Aragon, *Des liseuses en péril : images de lectrices dans les textes de fiction de la Précieuse de l'Abbé de Pure à Madame Bovary (1656-1856)*, Paris, Honoré Champion, col. « Les Dix-huitièmes siècles », 2003 ; N. Ferrand, *Livre et lecture dans les romans français du XVIII^e siècle*, Paris, PUF, col. Ecriture, 2002 ; J. Herman et P. Peckmans (éd.), *L'épreuve du lecteur : livres et lecture dans le roman d'Ancien Régime*, Paris, Louvain, éd. Peeters, 1995. Collectifs mêlant lectrices réelles et lectrices de fiction : I. Brouard-Arends, *Lectrices d'Ancien régime*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2003 ; D. Bajomée, J. Dor, M. E. Henneau (Dir.), *Femmes et livres*, Paris, L'Harmattan, 2007.

Sur les lectrices dans la peinture :

F. Nies, *Imagerie de la lecture, exploration d'un patrimoine millénaire de l'occident*, Paris, PUF, perspectives littéraires, 1995 (Bonn, Wissenschaftliche buchgesellschaft, 1991) ; *Frauen die lesen sind gefährlich*, Munich, Elisabeth Sandmann, Verlag, 2005 devenu en français L. Adler et S. Bollman, *Les Femmes qui lisent sont dangereuses*, Paris, Flammarion, 2006 et en anglais S. Bollmann et K. Joy Fowler, *Reading women*, London-NY, Merrell publishers limited, 2006.